

LA MORT



Hans Peter Feldman, dans le cadre de l'exposition « Champs-Élysées », Palais de Tokyo, 2013.

Le Palais de Tokyo et les équipes de la médiation ont l'immense douleur de vous faire part de la publication d'un Dico-Décode sur la thématique de la mort.

Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

Alors que nous consultons frénétiquement depuis plusieurs mois les tableaux et diagrammes des personnes mortes de la Covid-19, force est de constater que cette pratique macabre n'est pas nouvelle : le médecin John Snow cartographiait dès 1855 les morts de l'épidémie de choléra sévissant à Londres. Compter nos morts n'est pas seulement un processus médical et scientifique, cela fait partie d'un processus de deuil collectif.

La représentation de la mort, des morts et de leur mémoire est une thématique centrale des pratiques artistiques depuis les débuts du christianisme et l'avènement de la formule *memento mori* (« Souviens toi que tu vas mourir »). Qu'il s'agisse de la mort biologique, psychique, sociale ou spirituelle, les artistes s'emploient à saisir des instants qui deviennent éternels, glissant dans leurs œuvres les symboles de la mortalité humaine (crânes, fleurs fanées, etc.). Le vieillissement progressif des corps rythme le temps qui passe et

certains voient dans leur miroir la trace la plus certaine de leur mort à venir, comme Jean Cocteau : « Chaque jour, j'observe la mort à l'œuvre dans le miroir. »

Cette conclusion inéluctable de la mort est saisissable dès les premiers instants de la vie : Heidegger disait ainsi que « dès qu'un humain vient à la vie, déjà il est assez vieux pour mourir » (*Être et Temps*, 1927). Cette inquiétude est omniprésente dans l'œuvre de l'artiste américano-cubain Felix Gonzalez-Torres, traversée par la maladie et la propagation du virus du Sida – qui causera sa mort prématurée. En 1990, l'œuvre *Untitled (Death by gun)* reproduit sur une feuille l'inventaire de quelque 464 personnes ayant trouvé la mort par arme à feu sur le territoire des États-Unis en l'espace d'une semaine. Deux années plus tard, il investit 24 panneaux publicitaires affichant la photo d'un lit vide et l'empreinte de deux têtes sur les oreillers, en mémoire de son défunt amant.



Felix Gonzalez-Torres, *Untitled*, 1991.

« Il s'en faut d'un rien, un caillot de sang dans une artère, un spasme du cœur... pour que là-bas soit immédiatement ici. »

Vladimir Jankélévitch, *La mort*, 1977

La mort surgit, parfois attendue. Des arbitrages funestes ponctuent le cours de nos vies. Ce sont les morts collectives liées aux conflits armés ou aux épidémies, ou les morts solitaires de celles et ceux qui mettent volontairement fin à leur vie. On attribue parfois la mort à une volonté divine, mais elle est souvent la résultante de politiques macabres, exposant certains et certaines à une mort plus rapide que d'autres : les femmes, les personnes racisées, les personnes trans ou les personnes en situation de précarité ou de handicap. Ces morts sont la plupart du temps invisibilisées, même si certains noms sont aujourd'hui placardés sur les murs de nos villes.



Collages du collectif Les Colleuses, Ivry-sur-Seine, 2020. Crédit photo : Pauline Makoveitchoux.

Lorsqu'elle est non-humaine, la mort devient utilitaire. Les animaux sont tués pour nourrir notre système alimentaire, cosmétique, pharmaceutique, touristique, et même artistique, lorsque certains artistes comme Damian Hirst (*Mother and Child Divided*, 1993) ou le duo Sun Yuan et Peng Yu (*Aquatic Wall*, 1998) utilisent la souffrance animale comme matière esthétique.

Cette esthétisation de la mort traverse le XIX^e et le XX^e siècle avec le développement du mouvement gothique, depuis le roman gothique (Mary Shelley, *Frankenstein*, 1818) jusqu'aux groupes de *death rock* des années 1980. La systématisation du noir et de l'obscurité incarne une conscience accrue de la mort, conscience que l'on retrouve chez l'essayiste américaine Susan Sontag, dont l'oeuvre est empreinte de son expérience de la maladie (*La maladie comme métaphore*, 1978). Elle était, selon son fils, à la fois terrifiée et obsédée par la mort : visiteuse invétérée des cimetières, elle conservait un crâne humain sur sa table de travail.

La mort est vue, dite et reçue de façon très différente selon les cultures. En Europe, les cimetières sont fleuris de chrysanthèmes et de lys et le deuil recouvert d'une chape de silence, tradition perpétuée par l'oeuvre de Sophie Calle *Here Lie the Secrets of the Visitors of Green-Wood*

Cemetery (« Ici reposent les secrets des visiteurs du cimetière de Green-Wood », 2017), une obélisque en marbre dans un cimetière, dans laquelle peuvent être insérés des notes brûlées lors d'un rituel périodique.



Sophie Calle, *Here Lie the Secrets of the Visitors of Green-Wood Cemetery*, 2017-2042.

À l'inverse, dans certains pays africains, comme la Côte d'Ivoire, des pleureuses professionnelles font entendre la douleur des familles, tandis que les cercueils colorés du sculpteur ghanéen Seth Kane Kwei rendent hommage à la vie des défunts.

Néanmoins, la frontière entre vie et mort est parfois tenace : une partie de la vie meurt sous le flash d'une photographie, comme le suggère Roland Barthes dans *La Chambre Claire* (1980), un essai sur la photographie qu'il écrit après le décès de sa mère. Dans cet essai, il suspecte que le sujet, devenu objet de la photographie, vit une micro-expérience de la mort car



L'atelier Kane Kwei et ses employés, 2010. Crédit photo : Guy Hersant.

la photographie immortalise un instant à jamais révolu. En Haïti, la zombification est le châtement ultime : maintenus vivants, les zombies sont considérés comme morts et utilisés comme esclaves.

Au contraire, certains morts sont maintenus en vie par ce que la philosophe Vinciane Despret nomme des « carrières post mortem » (« Les morts utiles », 2014) : certains vivants – médiums, guérisseurs ou autres – invoquent la participation d'esprits, de spectres ou de fantômes dans leurs activités professionnelles.

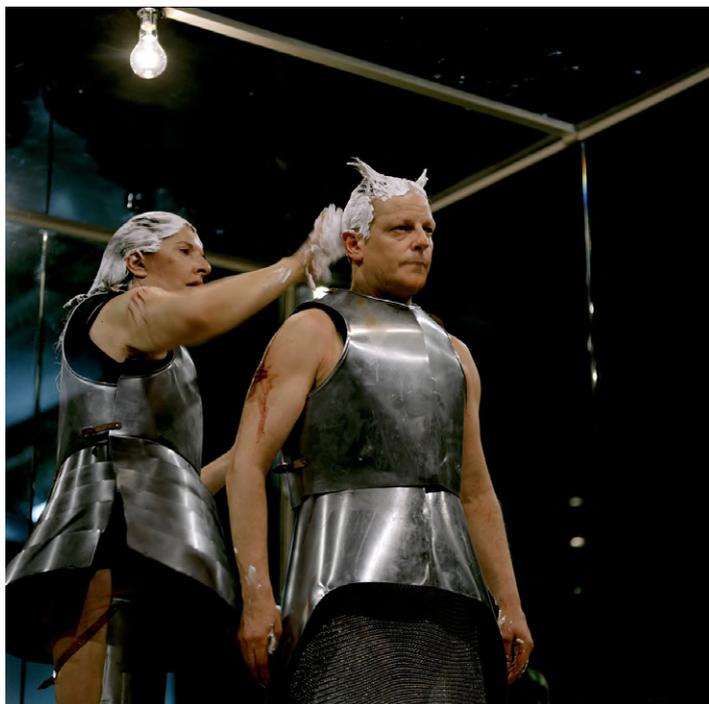
Le Dico Décode de cette semaine vous invite donc à déterrer les morts ou réveiller les fantômes des archives du Palais de Tokyo.

La mort au défi

Sacrifice et pardon

Marina Abramovic et Jan Fabre

En 2004, le Palais de Tokyo accueille une performance qui met la mort au défi. L'artiste Marina Abramovic conçoit une expérience à la fois physique et conceptuelle, livrée aux regards du public pendant quatre heures. Protégés par une armure de métal ou dénudés et vulnérables, **Marina Abramovic et Jan Fabre** incarnent tour à tour les figures du guerrier et de la vierge, et pratiquent le « culte du sacrifice et du pardon ». Dans cette performance, les deux artistes s'enferment dans une vitrine équipée d'un système de loupes qui permet d'agrandir démesurément le microcosme (l'intérieur de la vitrine) comme le macrocosme (le monde extérieur). Toujours aux frontières de l'art, Marina Abramovic réinvente ici les archétypes du combattant et du saint. Le sacrifice devient le moyen d'accéder à une autre réalité.



Marina Abramovic et Jan Fabre, *Virgin-Warrior/Warrior-Virgin* (performance), Palais de Tokyo, 2004.

Danger et extase

Prince noir

En 2015, le Palais de Tokyo présente la vidéo filmée par **le Prince noir** alors qu'il parcourt en moto en 11 minutes et 4 secondes les 35 km du périphérique parisien un matin de 1989 en pleine heure de pointe. La caméra embarquée fixée sur le réservoir de la moto laisse apparaître le compteur dépassant parfois les 250 km/h. Présentée dans l'exposition « Le bord des mondes », cette vidéo interroge les limites de l'art. Peut-on faire des œuvres qui ne soient pas « d'art » ? En 2004, le Palais de Tokyo avait déjà présenté la vidéo du motard suédois Ghost Rider battant le record du Prince noir en 9 min et 57 secondes mais de nuit et avec une moto plus performante.



Le Prince Noir, vidéo du tour du périphérique parisien, 1989.

Mel O'Callaghan

Pour son exposition au Palais de Tokyo en 2017, **Mel O'Callaghan** s'est rendue dans le nord-est de Bornéo afin d'assister à la récolte traditionnelle de nids d'oiseaux, un rituel particulièrement périlleux réalisé deux fois par an par les populations Orang Sungai à plus de 120 mètres de haut – jusqu'au sommet de la grotte de Simud Putih, la « grotte blanche » de Gomantong.

Mêlant sculpture, performance et vidéo, *Dangerous on-the-way* s'attache plus précisément à l'extase que ce rituel peut permettre d'atteindre, cet état physique et

mental décrit par la philosophie grecque comme le fait de « se trouver hors de soi ».

Poison mortel

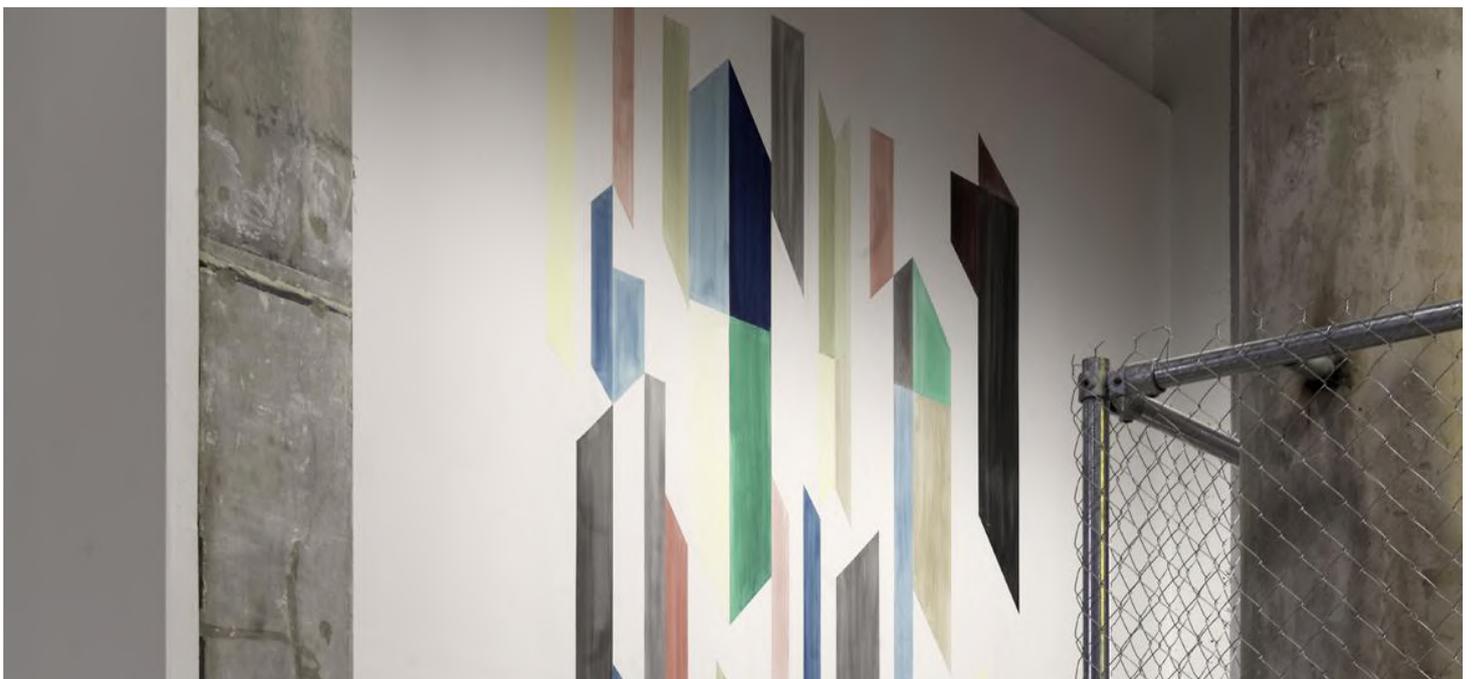
Maria Loboda

En 2012, **Maria Loboda** recouvre le mur d'entrée du Palais de Tokyo d'une peinture murale reprenant les motifs créés par la Wiener Werkstätte, un atelier de production

d'ameublement fondé au début du XX^e siècle à Vienne qui avait pour but de rendre l'esthétique accessible à tous. Située à l'entrée du Palais de Tokyo, l'œuvre se met à la portée du visiteur tout en lui signifiant que l'art est fait pour indisposer. Les pigments utilisés pour cette œuvre sont des poisons : le jaune de Naples contient du plomb, le bleu de Prusse du cyanure, et le vermillon, du mercure... Ses œuvres à première vue très séduisantes offrent en réalité des énigmes à déchiffrer, voire des pièges à éviter.



Mel O'Callaghan, *Dangerous on-the-way*, Palais de Tokyo, 2017. Photo : André Morin



Maria Loboda, *Walldrawing (arsenic, cyanide, mercury, lead)*, Palais de Tokyo, 2012-2013. Crédit Photo : André Morin.

Serial Killers

employée dans ses œuvres. Une manière de nous interroger : le mal est-il une énergie diffuse qui imprègne la matière ?

Sculpter le mal

François Curlet

L'idée du Mal comme puissance indépendante, survivant à l'esprit et à la chair, est exploitée dans l'installation de **François Curlet**, *Chanter l'Enfer*, constituée d'un ensemble de reliques (éléments de boiserie, morceaux de rideaux, de porte manteaux) récupérées dans l'appartement bruxellois du tueur en série Andras Pandy, qui assassina presque tous les membres de sa famille. François Curlet les assemble pour former des abris pour oiseaux dans une métaphore macabre. François Curlet parle de « matière radioactive » pour évoquer celle

Tueurs et star system

Joe Coleman

« La raison pour laquelle j'ai contacté et peint des tueurs en série, c'est parce que je pense qu'ils essaient de communiquer. L'acte de poignarder quelqu'un est un acte de communication dans lequel on donne sa douleur directement à l'autre. »

Jouant d'une obsession malade et d'une fascination pour les tendances psychopathes, les peintures denses de **Joe Coleman** plongent le spectateur dans un univers gothique illuminé qui concilie l'univers des comics underground à la délicatesse des enluminures religieuses. Peintures délirantes, performances sanglantes, et prédictions nihilistes, sont tout autant de



François Curlet, *Chanter l'enfer* (2010), vue de l'exposition « FUGU », Palais de Tokyo, 2013.

facettes du travail de l'artiste qui témoignent toutes de sa vision apocalyptique des choses. Il présente au Palais de Tokyo sa peinture *And a Child Shall Lead Them (Mary Bell)*, retraçant l'histoire d'une jeune fille de 13 ans, qui en 1968, tue 2 enfants de 10 ans.

Cindy Sherman

En 2013, le Palais de Tokyo présente une oeuvre de jeunesse de l'artiste américaine **Cindy Sherman**, un collage de photographies en noir et blanc qui dépeint une histoire de crime à suspense sans résolution. L'intrigue se déroule comme un film policier campagnard du milieu du XX^e siècle, interprété par treize personnages, tous joués par l'artiste. Inspirée des figures stéréotypées des films hollywoodiens des années 1930 – le détective dur à cuire et la starlette –, Cindy Sherman tourne en dérision notre fascination pour le crime et la place que celui-ci tient dans la culture populaire.



Joe Coleman, *And a Child Shall Lead Them (Mary Bell)*, 2001.



Cindy Sherman, *Murder Mystery*, 1976.

Memento Mori

Au crépuscule des fleurs

Patrick Neu

Chaque printemps depuis le début des années 1990, **Patrick Neu** peint des iris. Saisies au crépuscule de leur décrépitude, les fleurs revêtent des froufrous violet sombre à la fois charnels et funèbres. Malgré leur précision, les aquarelles échappent au naturalisme : « je ne peins pas des iris mais des envies, des vanités ». À rebours d'un souci de productivité, l'artiste met son processus de création à la merci de la nature et du temps. Les printemps sans floraison sont des années sans aquarelle. Il exprime ainsi la vanité de la vie terrestre dans une forme de *Memento mori*, une locution latine qui signifie « souviens-toi que tu vas mourir ».



Vue de l'exposition de Patrick Neu, Palais de Tokyo, 2015. Courtesy Patrick Neu © ADAGP. Photo : André Morin.

Alice Tomaselli

Pour l'exposition « Champs Elysées » en 2013, **Alice Tomaselli** présente une sorte de *memento mori* piégé, un bouquet de fleurs composé de 54 fleurs naturelles et d'une artificielle. Invisible au début de l'exposition, la fleur artificielle se révèle à nous à mesure que les fleurs naturelles fanent. Alice Tomaselli se joue du caractère éphémère des choses, de la décrépitude et de l'illusoire.



Alice Tomaselli, *Bouquet of 54 natural flowers and one artificial* (2012), Palais de Tokyo, 2013.

Souviens toi que tu vas pourrir

Aude Pariset

Pour l'exposition « Futur, ancien, fugitif », **Aude Pariset** présente trois lits d'enfant dont l'aspect standard évoque les grandes chaînes de distribution de biens. Sur les matelas grouillent des vers de farine et des larves de teignes de ruche qui en dévorent chaque parcelle. Évoquant une certaine forme de vanité contemporaine, cette rencontre entre l'organique et le synthétique provoque une métamorphose : celle d'un matériau polluant, qui prendrait plusieurs centaines d'années à se décomposer à l'air libre, en une matière rendue compostable par le métabolisme des vers.



Aude Pariset, *Promession*®: *Young Adult Maze, Deciphering Level* (2018), vue de l'exposition « Futur, Ancien, Fugitif », Palais de Tokyo, 2019. Crédit photo : Aurélie Mole.

Monument aux morts

Thomas Hirschhorn

A l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Michel Foucault, **Thomas Hirschhorn** réalise au Palais de Tokyo un monument dédié à la pensée du philosophe. À la fois exposition proliférante, festival philosophique et *happening*, « 24h Foucault » se présente comme un colloque international réunissant des écrivains et des philosophes, autour de l'œuvre de Michel Foucault, qui se succèdent heure par heure sans interruption à la tribune.

Theaster Gates

En 2018, **Theaster Gates** plante au Palais de Tokyo une forêt de frênes, un monument dédié aux morts de l'île de Malaga. En 1912, le gouverneur du Maine expulse les habitants de cette petite île sur laquelle une communauté pauvre et métissée d'environ 45 personnes a trouvé refuge. Ces malheureux sont contraints à la dispersion, à l'errance ou à l'internement psychiatrique. Theaster Gates questionne la possibilité d'une réparation de l'histoire. Comment protéger un héritage lorsqu'il n'y a plus ni vestige ni écrit ? Cette forêt est une réponse à la volonté délibérée qu'ont eu les pouvoirs publics d'effacer toute trace de la présence de cette communauté métissée sur l'île de Malaga.

Les *Monuments* de Thomas Hirschhorn réaffirment l'importance de créer des lieux d'arrêt physiques et temporels, accessibles, où l'on peut réfléchir, discuter, débattre et apprendre.

« Je veux que le public sorte transformé de l'expérience 24h Foucault. Je veux que le public s'approprie l'œuvre d'art de Michel Foucault. Je veux que le public s'active, participe [...]. Je veux que le public saisisse l'énergie, la force, la nécessité du travail de Foucault [...]. Je veux que le public soit à l'intérieur d'un cerveau en action. »



Theaster Gates, vue de l'exposition « Amalgam », Palais de Tokyo, 2019.



Thomas Hirschhorn, vue de l'exposition « 24h Foucault », Palais de Tokyo, 2004.

Kevin Desbouis

Pour l'exposition « Anticorps », **Kevin Desbouis** présente, dissimulées dans divers recoins du Palais de Tokyo, une série d'enveloppes transparentes. À la fois sculptures et éditions, elles comportent un poème dans lequel il est question de sexe, d'amour et de mort. Kevin Desbouis reprend le genre de l'élégie, une forme poétique apparue à l'antiquité pour exprimer sur un ton plaintif la souffrance de la perte d'un être cher. Avec la graphiste Julie Héneault, il met en page ce poème à la manière d'un monument qui s'effondre, une succession de colonnes en éboulement.

Le poème est à découvrir [ici](#).



Kevin Desbouis, *Song of Songs*, vue de l'exposition « Anticorps », Palais de Tokyo, 2020. Crédit photo : Aurélie Mole.

Lamentations et communion

Rituels mortuaires

Jean Rouch

À l'occasion de l'exposition « Nouvelles histoires de fantôme », l'historien de l'art Georges Didi-Huberman présente le film Cimetières dans la falaise de **Jean Rouch** réalisé en 1951.

Pendant la saison des pluies, un jeune Dogon s'est noyé dans un torrent dans le village de Bandiagara (Mali) mais son corps n'a pu être retrouvé. Deux prêtres vont au bord de la rivière demander à Nommo, l'esprit de l'eau, de rendre le corps. Lorsque celui-ci réapparaît, une longue cérémonie commence. Le défunt est porté dans tout le village et hissé jusqu'en haut de la falaise, sa dernière demeure. Avec ce film documentaire, Jean Rouch restitue les rites des Dogons du Mali. La pellicule 16 mm est pour lui comme un second carnet de notes de ses recherches ethnographiques, l'outil d'une forme de « cinéma-vérité ».

Harun Farocki

En 2013, le Palais de Tokyo présente le film Übertragung du réalisateur et documentariste **Harun Farocki**. Ce film s'intéresse aux gestes et au langage corporel de personnes visitant



Harun Farocki, *Übertragung* (photogramme), 2007.

des lieux commémoratifs, des statues et des monuments ; comme, par exemple, ceux des visiteurs du *Vietnam Veterans Memorial* à Washington qui palpent les noms gravés des soldats tombés au combat. Tous ces rituels, peu importe s'ils ont un caractère accessoire, banal ou sacré, ont en commun le fait qu'ils essaient de toucher quelque chose d'intouchable, de rendre le physique spirituel et l'inconcevable concevable.



Jean Rouch, *Cimetières dans la falaise* (photogramme), 1951.

Marguerite Humeau

En 2016, **Marguerite Humeau** présente au Palais de Tokyo « FOXP2 », une investigation sur la conscience. L'artiste met en scène un rituel d'un groupe d'éléphants accompagnant l'agonie de sa matriarche. Elle s'inspire de plusieurs études scientifiques attestant de l'existence de rituels mortuaires chez les éléphants. Elle prolonge l'étude scientifique pour aller vers la spéculation et entrevoir ce qu'aurait pu être l'évolution des éléphants si ceux-ci étaient



Marguerite Humeau, Vue de l'exposition « FOX P2 », Palais de Tokyo, 2016, Courtesy de l'artiste. Photo : André Morin.

devenus une espèce dominante dans le règne animal. Le rituel mortuaire est accompagné par un chœur composé des 108 milliards d'*Homo Sapiens* ayant vécu depuis l'aube de l'humanité. Il guide les éléphants vers leur accès à la conscience en chantant ce qui pourrait s'apparenter à une langue originelle.

Douleur et pleurs

Colita

Isabel Steva Hernandez, dit Colita, est une photographe espagnole. Elle débute sa carrière en 1962 et s'intéresse à la manière dont elle peut rendre compte de la puissance émotionnelle du flamenco. En 2014, à l'occasion de l'exposition « Nouvelles histoires de fantômes », Georges Didi-Huberman projette sur le sol une de ses photographies représentant les lamentations autour du lit de mort de Carmen Amaya (1913-1963), danseuse et chanteuse de flamenco.

Sarah Pucci

Entre 1953 et 1993, **Sarah Pucci** envoie à sa fille, l'artiste Dorothy Iannone, des centaines de cadeaux : de petits objets ravissants, brillants et colorés, évoquant tour à tour des boîtes à bijoux, des reliques ou des trésors. À la fois précieux et grotesques, ces objets d'art symbolisent tout autant un amour maternel qu'une forme de névrose. En 2013, ils sont présentés au Palais de Tokyo tels des urnes fantasmées à l'occasion de « Champs Elysées », une exposition qui explore l'esthétique funéraire.

Communiquer avec l'au-delà

Araya Rasdjarmrearnsook

Pendant l'exposition « Inside » en 2014, le Palais de Tokyo présente la vidéo *Conversations* de l'artiste thaïlandaise **Araya Rasdjarmrearnsook**. L'artiste se met en scène dans une morgue pour converser avec les morts que personne



Sarah Pucci, vue de l'exposition « Champs Élysées », Palais de Tokyo, 2013.



Colita, Carmen Amaya sur son lit de mort, 1963.

n'est venu réclamer. Offrant une dernière attention à ces défunts, elle les accompagne avec des lectures et des chants. Les vidéos de l'artiste évoquent un instant de recueillement et de sérénité, à la fois pragmatique et métaphysique. Si elles évoquent des rituels d'accompagnements des morts vers l'au-delà, et en cela une connexion possible entre deux mondes, ces œuvres ne montrent que la cohabitation momentanée d'un corps vivant, animé du souffle présent dans la voix de l'artiste et d'un corps sans vie.

Wael Shawky

Pour l'exposition « Notre monde brûle » en 2020, **Wael Shawky** conçoit une installation monumentale à laquelle on accède en s'enfonçant au plus profond du Palais de Tokyo. Les marches donnent l'impression de « descendre dans un mastaba », un édifice funéraire servant de sépultures aux rois

pendant la période thinite de l'Égypte (entre -3100 et -2700). Le visiteur passe de la surface au souterrain, de la lumière à l'obscurité, de l'évident au mystérieux. Wael Shawky questionne la société égyptienne contemporaine aujourd'hui prise entre deux mondes : « d'un côté le monde réel, physique et matérialiste et de l'autre le monde spirituel, métaphysique et superstitieux. » Les vidéos présentées évoquent la légende d'un trésor pharaonique dans un village. Les habitants récitent des versets du Coran ou de la Bible, font appel à l'alchimie et aux pouvoirs spirituels pour tenter de parler aux défunts afin qu'ils leur révèlent la localisation de ce trésor caché.



Araya Rasdjarmrearnsook, *Conversations I* (photogramme), 2005.



Wael Shawky, *Al Araba Al Madfuna III*, 2016, (Détail), Courtesy de l'artiste.

Deuil, tristesse et anxiété

Sookoon Ang

À l'occasion de l'exposition « Inside », en 2014, le Palais de Tokyo présente *Exorcise Me* de **Sookoon Ang**, une installation vidéo représentant des adolescentes en uniforme de collégienne, le visage grimé en tête de mort. Elles posent avec langueur et flegme, rappelant les peintures de Balthus. Leur maquillage fait référence à l'esthétique du *heavy metal*, venant exacerber les doutes et l'anxiété de l'adolescence liés à la recherche de soi.



Sookoon Ang, *Exorcise Me*, vue de l'exposition « Inside », Palais de Tokyo, 2014.

Zbynek Baladrán

Zbynek Baladrán développe une réflexion sur les méthodes de compréhension, d'assimilation et aussi d'oubli des images et des « moments » culturels. Ses expositions sont telles des cartes mentales, renvoyant à des systèmes de représentations acquis ou développés dans des contextes spécifiques : révolutions industrielles, sociales, scientifiques. La vidéo *The Long-Ago Death of a Fly* propose la juxtaposition d'un texte lu et d'une image sans lien apparent : une main, armée de ciseaux, découpe des formes dans une

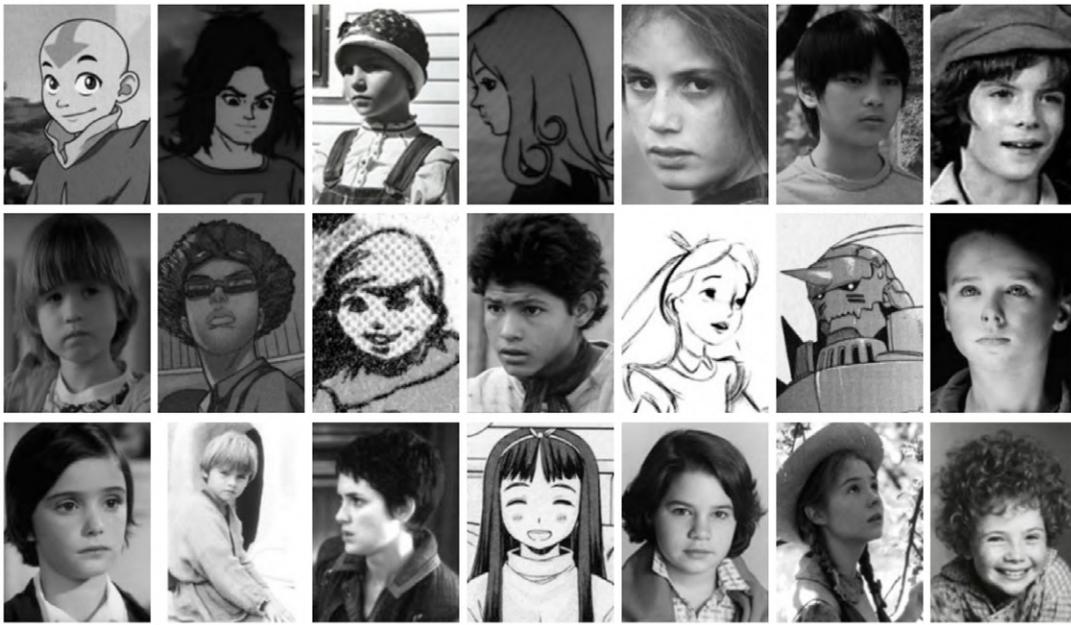
feuille de papier ; l'artiste lit un texte décrivant les mouvements d'une mouche dans son atelier, jusqu'à la mort de celle-ci. Un vide s'ouvre entre l'image et le texte, lui-même très imagé, qui agit à la manière d'une énigme visuelle pour le visiteur.



Zbynek Baladrán, *The Long ago Death of a Fly* (photogramme), 2010.

Anna Craycroft

En 2013, **Anna Craycroft** présente au Palais de Tokyo une série de photographies issue de son projet *The Agency of the Orphan*, une exploration de la figure de l'orphelin dans la culture populaire – le cinéma, la littérature ou la bande dessinée. C'est une manière pour elle de comprendre sa fascination pour ces visages à la fois enfantins et adultes, l'empathie qu'elle éprouve pour ces figures en souffrance.



Capture d'écran du site Web de Anna Craycroft, *The Agency of the Orphan*, 2008.

Occultisme et expériences mystiques

La Chambre des cauchemars

Aleister Crowley

Fondateur d'une nouvelle religion, magicien, poète, peintre, **Aleister Crowley** s'installe en 1920 à Cefalù (Sicile) et fonde l'Abbaye de Théléma, un lieu d'expériences sociales et de recherches spirituelles.

La série de peintures exposées au Palais de Tokyo a été découverte il y a quelques années dans un village voisin. La série explicite l'importance de l'image et du symbole dans le domaine occulte. Son étude récente atteste du lien de certaines peintures avec le jeu de Thoth, tarot conçu par Crowley vingt ans plus tard (1938-1942).

Entre visions oniriques et hallucinations psychotropes, utopie d'un paradis primitif, l'ensemble de son œuvre a influencé la contre-culture autant que la musique pop.



Vue de l'exposition « La chambre des cauchemars », Palais de Tokyo, 2008.

Spiritualité New Age

Shana Moulton

En 2016, **Shana Moulton** réalise au Palais de Tokyo une installation qui ressemble tout autant à un temple occulte qu'à une étagère de salon. Une série de produits de bien-être et de relaxation dénichés au télé-achat trônent aux côtés de bibelots ésotériques sur une pyramide en contreplaqué. Cette pyramide gardée par deux sphinx et un labyrinthe permet d'accéder à un sanctuaire, une invitation à quitter le réel pour pénétrer au plus profond de soi. Dans cet espace mystique de pacotille, on retrouve l'ambiance de Taos, Sedona ou Santa Fe, des « vortex magnétiques » du Nouveau Mexique et d'Arizona, de cette région du monde où le capitalisme s'est accouplé de manière curieuse avec la recherche de spiritualité et la cyberculture.



Shana Moulton, vue de l'exposition « Every Angle is an Angel », Palais de Tokyo, 2016.



Goshka Macuga, *Madame Blavatsky* (2007).
Courtesy de Kate MacGarry (Londres).

Somnambulisme, théosophie et au-delà

Goshka Macuga

Le travail de **Goshka Maçuga** explore des interprétations alternatives de l'histoire de l'art en usant de la juxtaposition, du copiage et de la contrefaçon. Elle présente en 2013 au Palais de Tokyo son installation *Madame Blavatsky*, en référence à Helena Blavatsky, l'une des fondatrices de la *Société Théosophique*, un courant ésotérique cherchant une vérité universelle dépassant les différentes religions. Dans la sculpture de Goshka Maçuga, elle est représentée endormie reposant sur les dossiers de deux chaises, se référant ainsi aux théories sur le somnambulisme de Helena Blavatsky, un rêve si puissant qu'il serait capable de nous mener vers une sorte d'au-delà.

Fin du monde

Gianni Motti

Angelika Marku

En 2014, le Palais de Tokyo présente l'exposition « Terre de départ » d'**Angelika Markul**. Son titre fait référence à une croyance des Indiens du Chili selon laquelle les humains ne font que passer sur Terre, comme une zone de transit ou un simple commencement, avant de se diriger vers les étoiles. L'exposition fait alterner la confrontation avec des œuvres empreintes de violence, puis des pauses, des instants de contemplation et de repli sur soi, dans le silence et l'immensité du vide. N'hésitant pas à aller filmer là où la mort a frappé et où le danger menace encore (Fukushima, Tchernobyl, Bagdad, etc.), elle croise dans ses œuvres l'actualité de catastrophes naturelles ou imputables à l'humanité avec des questionnements immémoriaux.

En 1999, **Gianni Motti** met au point une horloge digitale à vingt chiffres, du milliards d'années aux dixièmes de secondes. C'est un compte-à-rebours des cinq milliards d'années qui nous séparent de l'explosion du système solaire. *Big Crunch Clock* prend la forme d'un détonateur qui rappelle les films d'action ou de science-fiction catastrophe. Il est prévu pour fonctionner, ironie du sort, à l'énergie solaire, l'artiste obligeant chaque acquéreur à adapter l'appareil aux inventions technologiques futures. Après avoir revendiqué tremblements de terre, pluies de météorites, éclipses de lune et de soleil, Gianni Motti s'approprie la plus grosse catastrophe naturelle jamais connue, responsable de la disparition du système solaire, et donc de la Terre, délivrant l'humanité de ses terreurs millénaristes. Avec *Big Crunch Clock*, Gianni Motti repousse les limites de l'art, créant d'ores et déjà une œuvre posthume sans précédent, dont il nous fait les dépositaires.



Angelika Markul, vue de l'exposition « Terre de départ », Palais de Tokyo, 2014.



Gianni Motti, *Big Crunch Clock*, vue de l'entrée principale du Palais de Tokyo, 1999-2005.

TOP 3
DES EXPO-
SITIONS
LES PLUS
MOR-
TELLES

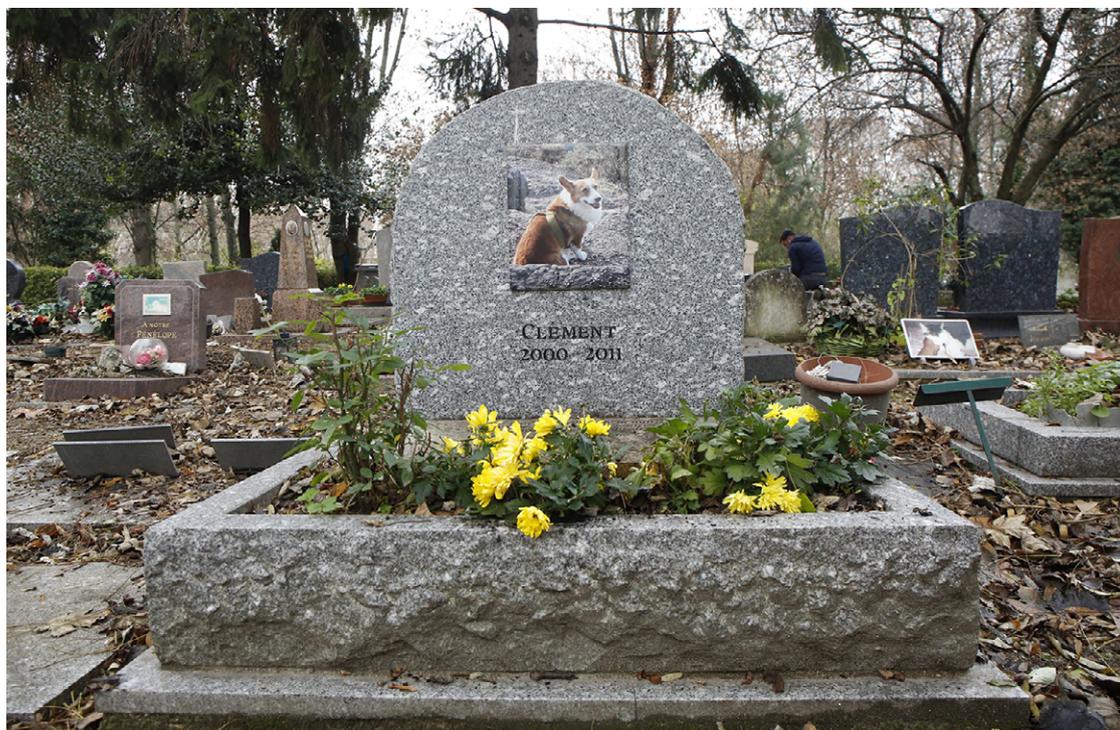


Hiroshi Sugimoto, vue de l'exposition « Aujourd'hui le monde est mort », Palais de Tokyo, 2014.

Aujourd'hui le monde est mort

« Aujourd'hui le monde est mort » est une exposition pensée par **Hiroshi Sugimoto** dans laquelle il juxtapose ses collections d'objets, provenant d'époques et de cultures disparates, et ses œuvres photographiques. Il met en scène un monde après la fin de l'humanité : une vision personnelle de l'Histoire vue depuis l'avenir. L'exposition est constituée d'une trentaine de scénarios, racontés par différents personnages fictifs : un apiculteur, un spécialiste des religions comparées ou encore un homme politique qui choisissent de préserver pour le futur (ou non), leur patrimoine génétique individuel.

Conçue comme une sorte de ruine en résonance avec l'architecture du Palais de Tokyo, l'exposition est un projet unique qui témoigne de son large champ d'activité, depuis la littérature jusqu'à l'architecture.



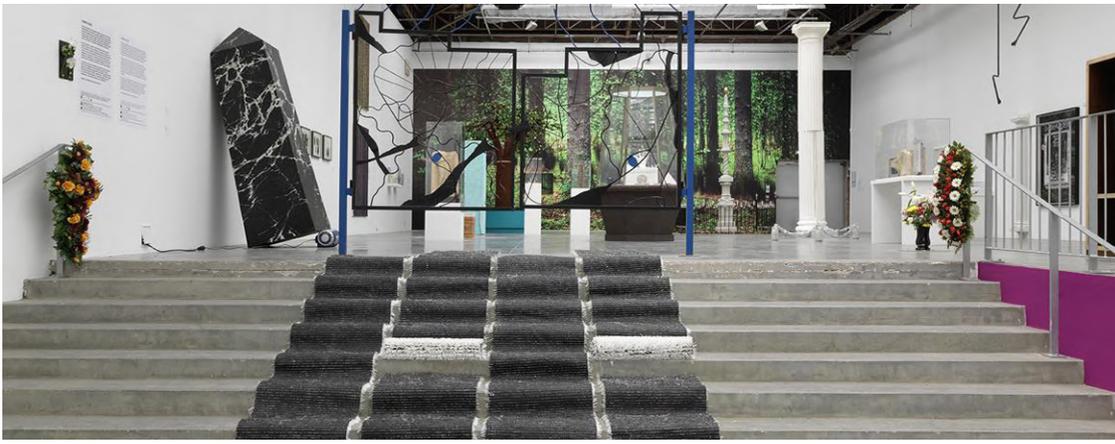
Tombe de Clément, chien de Michel Houellebecq, enterré au cimetière d'Asnières. Crédit photo : Olivier Dion.

Rester Vivant

En 2016, l'écrivain **Michel Houellebecq** présente au Palais de Tokyo l'exposition « Rester vivant », qui se termine par une salle consacrée à Clément, son chien décédé en 2011. Ses jouets sont présentés dans une vitrine tandis qu'un diaporama fait défiler les photographies du chien sur une musique d'Iggy Pop.

« À l'heure actuelle, rester vivant c'est une prise de position très optimiste. L'affiche de l'exposition, une photographie de Clément, appelle à affronter l'éternité sans crainte, avec la certitude que la mort est une illusion. Une idée à laquelle je n'ai jamais renoncé. »

Michel Houellebecq



Vue de l'exposition « Champs-Élysées », Palais de Tokyo, 2013.

Champs-Élysées

Dans la mythologie grecque, les Champs-Élysées sont la partie des Enfers où séjournent les héros et les hommes vertueux après leur mort. En 2013, à l'occasion de la saison Nouvelles Vagues, le Palais de Tokyo présente « Champs-Élysées », une exposition conçue par **Julie Boukobza**, **Simon Castets** et **Nicola Trezzi**.

Réplique du cimetière idéal, l'exposition se compose d'œuvres explorant l'esthétique funéraire et sa fonction de survie symbolique. L'espace de l'exposition se présente à nous comme un cimetière d'œuvres. Il trace un nouveau périmètre d'investigation qui approfondit la relation de l'art avec son éternel conjoint : la mort.

NOUVEAU

ICONO-DICO

Si les amis et la famille souhaitent faire un don d'images et de références en place de fleurs, afin de rendre hommage à la mémoire de ce Dico-Décode, ils peuvent le faire ici :

<https://www.are.na/palais-de-tokyo/icono-dico-la-mort>

Comment participer ?

Tout le monde peut ajouter ses propres contenus sur les « channels » de notre profil Are.na. Cette semaine, aidez-nous à rassembler des références sur **l'art et la sexualité**. Images, articles, vidéos, pages Web sont les bienvenus.

Are.na c'est quoi ?

C'est une plateforme en ligne **collaborative** permettant d'organiser des informations sous la forme de tableaux d'images.

Comment ça marche ?

- 1 – Consultez nos « channels » sans inscription. Vous découvrirez des ressources sur la thématique de la semaine.
- 2 – Si vous souhaitez contribuer, créez en quelques clics un compte sur Are.na.
- 3 – Ajoutez vos références en créant des blocs (télécharger une image, copier-coller un URL).
- 4 – Partagez cette page avec vos proches !

